

## CHAPITRE XLII

---

### DE BEYROUTH A MARSEILLE.

Départ de la Syrie. — Les litanies de la sainte Vierge chantées en pleine mer. — La rade d'Alexandrie. — Traversée d'Alexandrie à Malte. — Aspect de Lavalette. — Le lazaret de Malte. — Données historiques. — Ruines de Krendi et de Gigantéja. — L'anglicanisme. — Les jésuites. — L'église de Musta. — Citta Notabile. — Naufrage de saint Paul. — Son apostolat dans l'île de Malte. — Langues de vipères. — Grotte de Calypso. — Fertilité et population. — Au lieu d'aller à Rome je suis obligé de m'embarquer pour Marseille. — Les côtes de Sicile, de la Sardaigne et de la Corse. — Le détroit de Bonifacio. — Arrivée à Marscille. — Nouvelles de Rome. — Terme du voyage.

3 novembre, à bord du *Rumsès*. Les paquebots-postes français, qui font le service dans les échelles du Levant, sont des bâtiments qui ne laissent rien à désirer : célérité, propreté, élégance, politesse exquise dans les officiers, gaieté, obligeance dans les matelots : on y trouve tout ce qui peut charmer les ennuis d'une longue navigation.

Monseigneur Pompallier était revenu du Liban en bonne santé; il s'était embarqué avec moi. Nous avions quelques autres compagnons de voyage dont la société nous fut fort agréable, entre autres M. de Saint-Sauveur, consul de France à Alep; M. de Broca, jeune lieutenant de marine; le père Elie du mont Carmel, et quelques autres. Notre paquebot était commandé par M. Bourbeau, lieutenant de vaisseau. Nous ne partimes de Beyrouth qu'à une heure après-midi. La mer était houleuse, mais le vent favorable; nous mîmes quarante-quatre heures à nous rendre à Alexandrie. Je revis de loin les montagnes de la Judée, et je leur dis un dernier adieu.

J'étais sur le pont, le soir, lorsque le soleil les colorait de ses teintes les plus belles; je repassais dans mon esprit tout ce que j'avais vu, et je remerciais Dieu de la grâce immense qu'il m'avait faite; les étoiles brillaient au ciel de leur plus vif éclat, lorsque les matelots, assis sur des câbles, à la proue du bateau, entonnèrent les litanies de la sainte Vierge. Si, sur cette côte orageuse, on ne lit pas sans émotion ces mots écrits aux voûtes d'une chapelle en ruines : *Stella matutina, Advocata navigantium, ora pro nobis*<sup>1</sup>, à plus forte raison doit-on être touché d'entendre ces paroles au milieu des mers, loin de sa patrie, quand on a si besoin de l'assistance divine. Aussi je vis plus d'un passager, profondément attendri, répéter en chœur avec tout l'équipage : *Advocata navigantium, ora pro nobis*.

Plusieurs fois pendant notre traversée, quand, le soir, la mer était calme, et que nous étions tous réunis sur le pont, j'ai entendu les matelots français chanter ainsi les litanies, l'*Ave, maris Stella*, et le *De profundis*; je n'ai jamais eu ce plaisir sur des bâtiments autrichiens<sup>2</sup>.

Le 5, à neuf heures du matin, nous entrâmes dans la rade d'Alexandrie. Nous apprîmes bientôt qu'Ibrahim-Pacha était très-malade au Caire; il revenait de Constantinople, où il avait reçu l'investiture de la vice-royauté d'Égypte. Abbas-pacha, l'aîné des petits-fils de Méhémet-Ali, et qui n'est pas fils d'Ibrahim, est désigné comme devant succéder au vice-roi. Ce jeune prince s'est retiré à la Mecque, dans la crainte, dit-on, d'être empoisonné.

Je voulais aller au Caire, puis aux pyramides; tout le monde me dissuada de ce voyage : on me dit que j'y arriverais pour la

<sup>1</sup> *Voyage* de M. de Forbin, page 142.

<sup>2</sup> On m'a fait observer que les bâtiments français que j'ai montés pendant ce voyage étaient tous des paquebots-poste de l'État, commandés par des officiers de marine, tandis que je n'ai voyagé qu'avec des bateaux autrichiens du Lloyd, par conséquent des bateaux marchands. Je cite d'autant plus volontiers cette observation, qu'en même temps j'ai appris que, sur les bâtiments de la marine autrichienne, on fait la prière le matin et le soir, au moment où l'on hisse et l'on abaisse le pavillon, comme cela a lieu également trois fois par jour à tous les postes de l'armée de terre.

mort d'Ibrahim<sup>1</sup>, et qu'il y aurait infailliblement une révolution, parce que les têtes commençaient très-fort à s'échauffer. Les révolutions me suivent partout. Pendant que je délibérais sur le parti que j'avais à prendre, le commissaire de santé vint nous annoncer que nous devons faire une quarantaine de neuf jours, et voulut nous emmener au lazaret. Neuf jours de quarantaine dans le lazaret d'Alexandrie! J'aurais pu aller à Thèbes. Ensuite, quelle absurdité! une quarantaine entre la Syrie et l'Égypte, n'est-ce pas comme si deux galeux avaient peur de se donner la main? Je renonce aux pyramides. Mais le commissaire insiste, il ne veut pas nous permettre de demeurer à bord pour attendre un autre navire; il nous offre un pavillon dans le jardin d'Ibrahim-Pacha, où nous serons moins mal qu'au lazaret. Notre capitaine prend notre défense, il nous retient à son bord jusqu'à ce que nous puissions passer sur l'*Osiris*, qui doit nous conduire à Malte. Il nous fallut demeurer ainsi trois jours dans le port, en attendant la malle de l'Inde.

Au reste, notre prison était fort agréable. Il y avait, dans la rade, le vaisseau amiral, deux autres vaisseaux de hauts bords, deux frégates et une corvette qui composaient la flotte égyptienne, plus une centaine de bâtiments de toutes espèces et de toutes nations. C'était la fête de beïram, une des plus solennelles et des plus joyeuses de l'islamisme; tous les bâtiments étaient pavoisés, trois fois par jour nous avions des salves d'artillerie. Placés, comme nous l'étions, sous le vaisseau amiral, le bruit était bien un peu incommodé; mais les réjouissances, les nombreux caïques; le long des quais, les promeneurs, les mouvements de troupes, les tambours et la musique, les courses à âne, nous offraient à tout moment un spectacle très-varié.

Une seule fois, accompagné d'un garde, j'allai me promener sur le rivage, pour toucher au moins cette terre brûlante d'Afrique, cette terre des Pharaons et des Ptolémées, que je ne devais plus revoir<sup>2</sup>. J'étais censé porter la peste, je ne pus visiter la ville. Il

<sup>1</sup> Ibrahim-Pacha est mort cinq jours après; mais sa mort n'a produit aucune sensation.

<sup>2</sup> Je la revis pourtant peu d'années après, et je pus la parcourir jusqu'à la mer Rouge et jusqu'au centre de la Nubie.

m'importait assez peu de parcourir des rues sales et étroites, de voir de près des marchands de comestibles, des uniformes rouges et des chameaux. L'Égypte, plus que toute autre, est une terre de souvenirs; je voyais la colonne de Pompée, l'aiguille de Cléopâtre, une forêt de palmiers, qui m'intéressaient plus que les bazars ou les kiosques de Méhémet-Ali; je ne pouvais aller à Memphis et à Thèbes, je regrettais peu de ne pouvoir entrer dans les terriers que je voyais au milieu des décombres, et qui servent de demeures aux Arabes de la côte.

La population d'Alexandrie est de 104,000 habitants, plus la garnison qui, avec quinze mille marins et les familles des soldats, s'élève à soixante mille âmes. Les Francs sont au nombre de quinze mille; leur quartier est très-beau. Il y a dix-huit Sœurs de la charité; elles ont un hôpital, un pensionnat, des écoles fréquentées par deux cents petites filles; les écoles des Lazaristes et des Frères des écoles chrétiennes comptent aussi environ deux cents garçons. C'est d'ici que, l'année 827, deux Vénitiens enlevèrent le corps de saint Marc et le transportèrent dans leur patrie, où on lui construisit la magnifique basilique qui fut ornée des dépouilles de tout l'Orient.

Le climat d'Alexandrie est humide. Le choléra a enlevé dernièrement 3,600 personnes, et environ le double au Caire, dont la population est de 300,000 âmes, et celle des faubourgs de 100,000.

Le 6 novembre, dans la rade d'Alexandrie. Il arrive d'Angleterre un bateau à vapeur avec cent cinquante passagers; ils vont dans l'Inde. Les voyageurs anglais prennent place à Southampton pour Calcutta, puis, leurs effets étant remis à l'administration, ils ne s'inquiètent plus de rien jusqu'à leur arrivée. On les transporte, on les sert, on les nourrit; ils traversent le désert en *omnibus*; ils retrouvent un bateau à vapeur à Suez, et arrivent à Calcutta sans avoir eu le moindre souci, ni le plus petit embarras.

Il faut quinze heures pour traverser l'isthme de Suez; on y rencontre des restaurants et des relais. Quand un vaisseau arrive de l'Inde à Suez, on remplit d'abord de voyageurs quatre voitures, puis, de deux heures en deux heures, on expédie d'autres convois. Les

passagers s'attendent au Caire ; quand ils sont tous réunis, un bateau à vapeur les amène à Alexandrie en un jour<sup>1</sup>.

Tandis que nous voyions le bateau de Southampton franchir les écueils qui ferment la rade d'Alexandrie, on signalait à Suez par le télégraphe l'arrivée de la malle de l'Inde. Trois bateaux à vapeur, français, anglais, autrichien, l'attendaient, et partirent à la fois le lendemain.

L'Égypte est aujourd'hui plus près de l'Europe que ne l'était la Sicile autrefois. Aussi l'affluence des étrangers augmente-t-elle chaque jour : le Nil jusqu'à la première cataracte est couvert de barques portant des pavillons français, anglais, américains. Rien n'est délicieux comme un hiver passé en Égypte : moyennant la vapeur, on peut se procurer un été perpétuel, en partant pour l'Égypte au mois de novembre et en revenant au mois de mars. De Marseille ou de Trieste, la traversée n'est plus que de quatre à cinq jours.

*Les 8, 9, 10 et 11 novembre, à bord de l'Osiris.* Je quittai le *Ramsès*<sup>2</sup> le 8 au matin, et le même jour nous partimes d'Alexandrie. trois heures après l'arrivée de la malle. J'ai su trop tard que le commandant du *Ramsès* devait se rendre, peu de temps après, à Marseille pour le baptême d'un de ses enfants, et qu'il avait exprimé le désir d'avoir de l'eau du Jourdain ; j'aurais été si heureux d'avoir une occasion de lui témoigner combien j'étais sensible aux bons procédés dont il avait usé à mon égard !

L'*Osiris* était commandé par M. Chassetenay de Préfort, lieutenant de vaisseau. Nous prenons un pilote égyptien jusqu'au delà des passes, qui sont extrêmement difficiles, et qu'on reconnaît au bouillonnement des vagues ; la mer était forte, et le vent assez frais. Nous avons fait en 91 heures le trajet d'Alexandrie à Malte ; il y a quelques années à peine qu'il avait fallu trente jours au Père de Géramb.

<sup>1</sup> Depuis l'établissement du chemin de fer, on peut aller en sept heures d'Alexandrie au Caire.

<sup>2</sup> Le *Ramsès* s'est perdu, le 24 avril suivant, sur des rochers dans les parages de Trapani.

On mène une vie de Sybarite sur les bateaux à vapeur. Tous les jours nous avons du pain frais, des pâtisseries faites le matin, des fruits délicieux, des bananes exquises, des dattes nouvellement cueillies; les chèvres que nous avons à bord nous donnaient de très-bon lait; notre cuisinier était excellent. Cependant l'esprit y trouvait aussi son compte. Nous avons les discussions les plus intéressantes. De même que Sami-effendi avait voulu faire de moi un musulman, un jeune lieutenant de marine tâcha de me gagner aux doctrines de Fourier. La question des lieux saints fut souvent et noblement traitée par les officiers, tandis qu'un vieux sceptique demandait un miracle, ne fût-ce qu'un tout petit, pour être certain que tous ceux qu'on dit avoir été faits à Jérusalem étaient bien des miracles, afin que l'honneur de la France, en cas d'intervention, ne fût pas compromis. Dieu devrait recommencer l'œuvre de la Rédemption pour quiconque ne veut pas se contenter de la première! C'est en récompense de la foi que Dieu accorde le don des miracles, et de vieux incrédules sont tout étonnés de n'avoir jamais pu transporter des montagnes. Un jour on discuta aussi la question du grec et du latin pour l'enseignement; ces deux langues trouvèrent un éloquent défenseur dans notre commandant: il avait pour adversaires des jeunes gens qui finirent par avouer qu'ils n'en savaient plus un mot; s'ils avaient été plus francs, ils auraient pu ajouter qu'ils n'en avaient jamais su: on déteste une chose qu'on n'a pas su apprendre comme une personne envers qui on a des torts: pour ces gens-là le latin est un remords, on ne leur fera jamais avouer qu'il soit bon à quelque chose. Et pourtant il n'est pas une science, excepté peut-être celle des chemins de fer, qui ne puisse tirer de grands profits de l'expérience des anciens: il est impossible d'être historien, géographe, astronome, médecin, philosophe, littérateur, homme d'Etat, etc., sans avoir étudié l'antiquité. Les langues anciennes sont le seul chemin qui puisse nous conduire dans un monde où nous avons immensément de choses à apprendre. Supprimer les langues anciennes, c'est détruire le seul lien qui puisse mettre en rapport les hommes de tous les temps et de tous les pays: la confusion des langues a toujours été la plus grande cause de la division entre les hommes. Les savants avaient une langue commune; il

était dans l'intérêt de la science de la conserver, pour que ceux du Nord et du Midi, ceux de l'Europe et de l'Amérique, pussent échanger leurs idées. Voyez quelle confusion s'est établie dans la philosophie, par exemple, depuis qu'on l'enseigne dans les langues vulgaires; la discussion sur la signification des mots est interminable : on rebâtirait plutôt la tour de Babel que de mettre d'accord une demi-douzaine de docteurs qui disputeraient chacun dans sa langue. C'est surtout le protestantisme qui, par haine contre l'Église, a fait avec tant d'acharnement cette guerre au latin; il a été puni par où il a péché; l'Église a conservé l'unité de sa doctrine et sa langue immuable, tandis que le protestantisme a plus de sectes qu'il n'y a de mots dans les langues qu'il a adoptées.

Nous avons pris à Alexandrie deux Américains qui faisaient le tour du monde. Ils venaient de la Chine, et ils avaient l'intention de s'en retourner à New-York après avoir vu le grand opéra à Paris et le tunnel de Londres. Ils avaient eu froid au cap Horn, et assez chaud sous l'équateur; de plus, ils avaient fumé d'excellent tabac dans quelque port du céleste Empire. A part cela, rien ne les avait frappés : ils avaient fait une promenade d'agrément en attendant qu'on ait trouvé le moyen d'aller se désennuyer dans quelqu'autre planète.

Décidément le mauvais temps nous atteignit le 11; un mistral violent se leva, la mer était très-grosse, elle embarquait fréquemment. Notre sillage en fut sensiblement ralenti, et nous fûmes dépassés par le vapeur anglais, qui était parti d'Alexandrie après nous; mais sa machine était de la force de 400 chevaux, tandis que la nôtre n'était que de 220. Pour les repas, il fallut se servir du *violon*; je ne connais pas d'instrument moins propre à donner de l'appétit. Quand il faut attacher les plats, les assiettes et les verres, il y a ordinairement peu de convives à table; mon long voyage m'avait aguerrri, j'étais devenu bon marin.

Le 12, à huit heures du matin, nous commençons à voir l'île de Malte; une heure après, nous étions dans le port. L'île de Malte, vue de la mer, est peu élevée, blanche, aride; à mesure qu'on en

approche, on voit, le long des collines, des maisons éparses. La ville de Lavalette, avec ses maisons sans toit, se présente d'abord comme une ville orientale; mais on remarque bientôt que les maisons sont mieux bâties, qu'elles ont des fenêtres, des persiennes, des pilastres, des balcons; d'élégants clochers ont remplacé les minarets, on entend le son des cloches; de belles et vastes églises s'élèvent au-dessus de tous les autres édifices : c'est bien encore l'Orient, mais avec les arts, les mœurs et la civilisation de l'Occident.

L'œil suit avec étonnement les détours des fortifications, qui seraient les plus surprenantes de la terre si Gibraltar n'existait pas. Le port est plus admirable encore : il embrasse la ville des deux côtés, il la pénètre par des anses sans nombre, se replie autour des bastions et des remparts, et pourrait cacher des flottes entières sans qu'on en vit rien en dehors.

Monseigneur Pompallier, le père Élie et moi, nous voulions nous rendre en Italie; un bateau français, le *Télémaque*<sup>1</sup>, si je ne me trompe, était dans le port, et devait partir le lendemain pour cette destination; le bon Dieu nous inspira la pensée de faire notre quarantaine à Malte. Tout le monde nous dit que le lazaret était beaucoup mieux tenu que ceux d'Italie; mais le motif prépondérant fut celui-ci : depuis la veille, le temps de la quarantaine avait été abrégé; au lieu de douze jours, il avait été réduit à sept. Le capitaine du bateau eut encore l'obligeance de nous donner son canot avec six rameurs pour nous conduire au lazaret. J'offris une gratification aux matelots, ils refusèrent; un d'eux me dit : « Vous pourriez cependant nous faire bien plaisir : jamais nous n'avons eu le bonheur d'avoir des chapelets de Terre Sainte... » J'en donnai à chacun d'eux; ils les reçurent avec autant de respect que de reconnaissance.

Nous fûmes fort bien au lazaret; on eut même l'attention de nous faire préparer un autel pour y dire la messe. Le vicaire général du diocèse vint nous complimenter de la part de l'évêque. Chaque jours nous avions la visite des Capucins, des Augustins, des Car-

<sup>1</sup> Pendant ce même voyage, ce bâtiment a fait naufrage en arrivant à Civita-Vecchia

mes, ou du chapelain du gouverneur. Le consul d'Autriche m'envoya des journaux qui m'apprirent le siège et la prise de Vienne par les troupes impériales.

Puisque nous sommes dans l'île de Malte, deux mots seulement sur son histoire.

L'île de Malte est déjà citée dans l'Odyssée sous le nom d'Hypérie; il paraît qu'elle a été peuplée par les Phéniciens. Des fouilles faites, il y a peu d'années, près du Casal-Krendi, ont fait découvrir des restes considérables d'un temple phénicien : plusieurs idoles se trouvaient encore dans leurs niches; maintenant elles sont déposées dans la bibliothèque de Lavalette. Malte a appartenu aux Carthaginois, puis aux Romains; ceux-ci en firent une préfecture dépendante de la Sicile. On conserve aussi dans la bibliothèque des bas-reliefs gréco-romains en marbre trouvés dans l'île; il y a entre autres une tête de Tulliola, fille de Cicéron. L'île de Malte portait alors le nom de Mélite, sans doute à cause de l'excellence de ses laines, en grec *μῆλον*, ou de son miel *μέλι*. Près de l'ancienne capitale de l'île, il y avait un temple célèbre de Junon; il renfermait de grandes richesses, qui furent enlevées par Verrès. Aux Romains succédèrent les Grecs, jusqu'en 870, époque de l'invasion des Sarrasins. Deux siècles plus tard, en 1090, les Normands chassèrent les Sarrasins. Les souverains de la maison de Souabe possédèrent ensuite les îles sœurs de Malte et de Gozzo. L'île de Malte, érigée en comté, fut longtemps l'apanage des grands amiraux de Sicile. Puis elle passa en différentes mains sous la suzeraineté des rois de Sicile, de Naples et d'Aragon, jusqu'à ce que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, obligés de quitter l'île de Rhodes, vinrent en prendre possession, le 26 octobre 1550, en vertu de la cession que leur en fit Charles V par le traité de Castel-Franco. Ils la gardèrent jusqu'en 1789; ce fut alors que Napoléon, en se rendant en Égypte, l'enleva à ces héroïques défenseurs de la chrétienté pour la perdre bientôt après. Aujourd'hui le groupe de Malte, si important sous le rapport militaire et commercial, appartient à ceux qui occupent dans la Méditerranée les formidables positions de Gibraltar et de Corfou.

Dans l'île de Gozzo, on a découvert les ruines du temple de Gigantéja, qui évidemment a servi au même culte que celui de Krendi,

c'est-à-dire au culte dont nous avons trouvé tant de traces dans tout l'Orient, à celui d'Astarté Bétyle<sup>1</sup>.

Le 19, le capitaine du lazaret, qui avait été rempli d'attentions pour nous, nous conduisit chez les PP. Capucins; ils étaient venus nous engager à loger chez eux. Je m'empressai d'aller faire ma visite à l'évêque, monseigneur Publius Marie, des comtes Sanct, évêque de Malte et archevêque de Rhodes. C'est un homme instruit, d'une haute piété et d'une extrême douceur. J'appris le lendemain, en dînant chez lui, qu'il n'a jamais lu un seul article de gazette; par là, il a gagné immensément de temps.

Je fis ensuite ma visite au gouverneur, sir Moore O'Ferrall, qui me fit un accueil on ne peut plus gracieux. Il m'a parlé des lieux saints avec beaucoup d'intérêt; il a déploré, avec moi, l'abandon dans lequel ils sont laissés par les puissances catholiques. Le gouverneur occupe le palais des anciens grand-maitres de Malte.

Lorsque je sortais à pied, j'étais édifié en voyant le respect que les habitants de Lavalette portent au clergé; il n'est si grand nulle part, excepté dans le Liban. Quand je passais devant un corps de garde, le poste sortait pour présenter les armes; ces soldats, la plupart protestants, croyaient rendre ces honneurs à un évêque. Ces démonstrations respectueuses font d'autant plus de plaisir à un prêtre étranger, qu'il sait que ce n'est pas à sa personne, mais à son caractère qu'on les rend, et que c'est un hommage à la religion. En effet, l'île de Malte, convertie au christianisme par saint Paul, est demeurée très-attachée à la foi catholique. Depuis cinquante ans qu'elle est soumise à l'Angleterre, elle a eu bien des épreuves à soutenir, sinon directement de la part du gouvernement, au moins de celle de la Société biblique, qui se croit le droit d'exercer sa pernicieuse activité sous l'égide d'un gouvernement protestant. Au reste, elle ne peut guère se vanter des succès obtenus; car, pendant tout ce temps, les catholiques n'ont eu à déplorer que l'apostasie de sept ou huit religieux italiens, auxquels pesait le vœu de chasteté

<sup>1</sup> John Wance, *Archæolog. Society of the Antiq. of London*, vol. XXVIII, november 1840.

qu'ils avaient fait à Dieu, et qui sont venus étaler à Malte la corruption de leurs idées et de leurs mœurs. J'ai entendu avec un étrange serrement de cœur ces paroles sortir de la bouche de l'évêque : « L'Italie a été plus fatale à Malte que l'Angleterre. » Quand on songe que des soldats d'une autre nation catholique commettaient, il y a un demi-siècle, des profanations sacrilèges dans les couvents, les musées et les églises, supprimaient les vœux de la religion, spoliaient les fondations privées, défendaient à l'évêque de Malte de reconnaître le pape, on est peu étonné de voir que la Providence a si tôt arraché cette importante cité des mains de ces profanateurs. De même aujourd'hui, elle semble vouloir purifier par le malheur la péninsule d'où étaient sortis naguère de déplorables exemples d'irrégion et d'apostasie.

Depuis peu, une politique bien entendue a suggéré à l'Angleterre l'idée de donner à Malte un gouverneur catholique ; on croit généralement que c'est aux instances réitérées des Maltais que l'Angleterre a fait cette concession, tandis qu'ils n'ont sollicité cette mesure de justice et de convenance que par une patience de cinquante années<sup>1</sup>.

Au reste, quelque digne que soit, sous tous les rapports, le gouverneur actuel, ce choix est trop chèrement acheté par la nomination d'un évêque anglican et l'arrivée des nombreux émissaires des missions protestantes<sup>2</sup>. La conduite des Français a été souverainement impie, mais leurs erreurs ne pouvaient avoir qu'un temps ; le protestantisme cherche à s'insinuer dans ce pays par toutes les voies ; Dieu veuille qu'il les trouve constamment fermées ! La Société biblique y répand ses calomnies à profusion par ses livres et ses journaux. Il n'y a pas un journal catholique dans l'île<sup>3</sup>, et il y en a

<sup>1</sup> L'Angleterre n'a pas persévéré longtemps dans cette voie ; sir O'Ferrall a été rappelé peu de temps après.

<sup>2</sup> Quand je suis revenu à Malte, en 1855, j'y ai trouvé trois temples protestants ; à mon premier passage, il n'y en avait qu'un. Tout cela est contraire aux capitulations : les Anglais s'étaient engagés à ne permettre qu'on bâtit jamais d'autres églises que des églises catholiques.

Comme compensation, j'y ai trouvé établies quatorze sœurs de charité.

<sup>3</sup> A mon second passage, j'en ai trouvé un, *Il Conservatore*, rédigé par trois ecclésiastiques ; il défend avec beaucoup de zèle et de talent les intérêts des catholiques.

quatre protestants. Je me suis permis d'appeler plusieurs fois l'attention de l'évêque sur cette question. Pendant mon séjour, les feuilles de Malte ont raconté très au long la manière sacrilège dont les Jésuites se seraient emparés récemment, à Corfou, malgré l'évêque et le gouvernement, de plusieurs maisons et de plusieurs églises, assurant que les mêmes faits s'étaient répétés à Lavalette. J'ai pris des informations chez l'évêque lui-même; il m'a dit que toutes ces allégations sont fausses, et qu'il est fort inutile de les réfuter, parce qu'il n'y a pas un enfant qui y ajoute foi. Quant à lui, il a rendu librement et avec plaisir aux Jésuites leur ancienne maison de Saint-Calcédoine, qu'ils avaient bâtie eux-mêmes. Les mensonges qu'on imprime à Malte, ajouta-t-il, ne sont pas pour les Maltais, c'est pour les niais de l'Europe<sup>1</sup>.

Je visitai l'église de Saint-Jean, magnifique monument du goût et de la piété des chevaliers.

Un soir, je me rendis à Saint-Calcédoine; je fus surpris de la quantité d'hommes qui prenaient le même chemin : des paysans, des citadins, des prêtres, des soldats; dans la foule, je remarquai aussi le gouverneur, et j'appris qu'un Jésuite, le P. Edmond, allait prêcher. J'entrai avec les autres, et je vis, pendant deux heures, ce nombreux auditoire sous le charme d'une parole libre et éloquente. J'ai dû faire encore ici la remarque que j'ai faite en tant de lieux. A entendre certaines personnes, les Jésuites sont abhorrés de toute la terre<sup>2</sup>, et pourtant, toutes les fois qu'ils ouvrent une église ou une

<sup>1</sup> Ce qui prouve jusqu'à quel point l'évêque avait raison, et combien peu les habitants de l'île de Malte sont accessibles aux séductions de l'hérésie et du mensonge, ce sont les lignes suivantes publiées quelques années après dans un journal anglais et protestant, *The London Express*, par un correspondant de ce journal : « J'ai le chagrin de vous dire que, depuis mon dernier voyage à Malte, le nombre des protestants a beaucoup diminué, tandis que les Jésuites travaillent avec succès à enseigner et à élever le peuple *dans leurs idées*. Notre évêque (anglican) ne fait pas grand bien. En revanche, l'archevêque catholique consacre en charités la totalité de sa fortune particulière, qui est de 7,000 liv. sterl. par an, somme énorme pour Malte. Il est adoré par le peuple, et à chaque personne qui va à lui, il dit ce mot : *Priez Marie!* Notre Église a grand besoin de sortir de sa léthargie, et, sous plus d'un rapport, on peut la croire *laodicéenne*. »

<sup>2</sup> Ils sont haïs des méchants, selon ces paroles du Sauveur : « Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. » (Matth., x, 22.)

école, la foule y accourt; leurs doctrines sont *subversives*, et les personnes qui viennent les puiser sont les plus vertueuses et les plus paisibles, tandis que les hommes qui bouleversent la société sont très-peu assidus à leurs sermons.

Le P. Edmond est Irlandais, c'est lui qui a rétabli, il y a trois ans, les deux maisons de la Compagnie de Jésus dans l'île de Malte. Il m'a raconté toutes ses luttes avec le gouvernement d'alors, qui prétendait s'y opposer; mais lui, se prévalant de son titre de sujet anglais, déclara au gouverneur qu'il pouvait se fixer à Malte comme à Londres, y exercer ses fonctions et enseigner, et que le gouvernement lui devait protection comme à tout autre. Il fonda à Citta-Notabile un collège qui commence déjà à prospérer<sup>1</sup>. De même qu'autrefois, pendant la première persécution, les Jésuites ont été protégés par la Russie, cette année, qu'ils sont expulsés de tous les pays catholiques qui sont en voie de révolution, ils ont trouvé un asile en Angleterre, en Turquie, aux États-Unis, pays assez civilisés pour ne pas croire que les Jésuites, comme autrefois les chrétiens, sont des mangeurs d'hommes, et qui en conserveront la graine pour en fournir après l'orage aux États qui voudront se sauver<sup>2</sup>.

L'histoire de cette année prouve une fois de plus que, lorsqu'on veut détruire l'ordre, la société, la religion, on commence par attaquer les Jésuites. Saint Ignace a demandé pour ses enfants les épreuves et les tribulations; comme le bon Dieu l'a exaucé! Sa prière prouve combien il était éclairé dans les choses de Dieu. Un célèbre prédicateur allemand<sup>3</sup> disait de la Compagnie de Jésus: « Elle me fait l'effet d'un noyer: plus elle porte de fruits, plus les gamins lui jettent de bâtons. »

Au reste, le nom de Jésuite a pris une singulière extension, car, aujourd'hui, on appelle *jésuite* quiconque croit encore en Dieu.

<sup>1</sup> Il a été depuis transféré à Lavalette.

<sup>2</sup> Frédéric II, écrivant à Voltaire, lui disait: « Ganganelli me laisse nos chers Jésuites. J'en conserverai la précieuse graine pour en fournir à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare » (*Œuvres de Voltaire*, tome LXXXVI, *Lettre du 18 novembre 1777.*)

<sup>3</sup> Abraham à Sancta Clara.

Le P. Edmond vint me prendre un jour pour me faire voir ce qu'il y a de plus intéressant dans l'île. A une lieue de Lavalette se trouve le bourg de Musta : c'est là que j'ai vu une des choses les plus surprenantes de tout mon voyage. Les habitants de ce bourg, qui sont au nombre de 4,000, la plupart gens fort pauvres qui n'ont pour vivre que leurs bras, et auxquels il ne reste pas un sou à la fin de l'année, ont eu l'idée de bâtir le Panthéon dans leur village, et cette œuvre gigantesque est sur le point d'être achevée. Rien ne prouve mieux que l'église de Musta ce que peut la force de volonté animée par la foi. Ils ont trouvé chez eux, comme par enchantement, ouvriers, architectes et matériaux. La pierre de l'île est on ne peut plus propre aux constructions : on peut la travailler, la ciseler comme la craie, puis le temps la durcit sans la noircir ; elle est un peu jaunâtre et donne un ton chaud aux paysages de Malte, éclairés en outre par un soleil d'Afrique.

Je fis d'abord une visite au curé ; malheureusement, il était absent, mais je pus consulter les plans de son église, construite entièrement sur le modèle du Panthéon de Rome, qu'elle surpasse par ses dimensions. Le diamètre extérieur de la coupole est de 176 pieds ; sa hauteur, prise du niveau du pavé jusqu'à la boule de la lanterne, est de 180 pieds<sup>1</sup> ; la longueur de tout l'édifice, y compris le portique orné de six colonnes cannelées, est de 234 pieds. L'ancienne église, qui sert encore en attendant l'achèvement de la nouvelle, est toute enfermée dans cette coupole.

Maintenant, comment s'est élevé ce colossal édifice ? Les premiers fonds ont été fournis par le vieux curé de l'endroit, qui, en mourant, a laissé pour cette œuvre quelques milliers de francs. Ensuite l'évêque a permis à ces pauvres gens de travailler le dimanche après midi, et ceux qui le peuvent y consacrent quelques heures pendant la semaine : la bénédiction du ciel aidant, on verra bientôt dans un village un des plus beaux monuments des temps modernes. Ils n'ont pas d'échafaudage, pas de bois pour en faire, aucune machine ; ils n'ont que leurs mains. Cependant, comme il y a de temps en temps quelques dépenses inévitables, le Saint-Siège, en nommant

<sup>1</sup> Environ 40 de plus que le Panthéon.

le dernier évêque, a réservé que pendant dix ans il donnerait, sur sa mense épiscopale, six mille francs par an pour l'achèvement de cette église : elle est terminée aux deux tiers.

De là, j'allai dans l'ancienne capitale de l'île, qu'on appelle Città Vecchia ou Notabile : elle est presque déserte aujourd'hui. Elle a plusieurs belles églises, entre autres la cathédrale, qui renferme de beaux marbres et des ornements très précieux ; elle est sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul. On m'attendait au collège des Jésuites, où je fus reçu par toute la communauté ; j'y trouvai plusieurs Pères anglais, irlandais, français, italiens.

Après le dîner j'allai visiter le lieu où saint Paul a fait naufrage, et la grotte qu'il a habitée pendant trois mois. Saint Paul, arrêté à Jérusalem, et en ayant appelé à César, fut conduit à Césarée où il s'embarqua pour l'Italie. A la suite d'une longue navigation, assailli par la tempête, le vaisseau qui le portait vint échouer contre une langue de terre sur les côtes de Malte.

On lit aux Actes des Apôtres : « Or, nous étant ainsi sauvés, nous apprimes que l'île s'appelait Malte. Les barbares nous traitèrent avec beaucoup d'humanité ; car, allumant un feu, ils nous reçurent tous chez eux, à cause de la pluie et du froid. Paul ayant amassé quelques sarments et les ayant mis au feu, une vipère que la chaleur fit sortir se prit à sa main. Quand les barbares virent cette bête suspendue à sa main, ils se disaient les uns aux autres : Cet homme est sans doute un meurtrier, puisqu'après avoir échappé du naufrage la vengeance divine ne lui permet pas de vivre. Mais Paul, ayant secoué la vipère dans le feu, n'en souffrit aucun mal. » (Actes, xxviii.)

Le premier ou le chef de l'île, qui avait des terres en ce lieu, accueillit saint Paul avec bonté ; l'apôtre l'en récompensa en guérissant son père. On croit que Publius était gouverneur de l'île pour les Romains, parce qu'il est appelé *princeps insulæ* ; il se fit chrétien et devint le premier évêque de Malte.

Ce lieu est plein du souvenir de saint Paul ; on voit partout son image, à tout moment on entend son nom : les Maltais l'appellent leur père l'*Apostolu missierna san Paul* ; ils ont pour lui une tendre et profonde dévotion. A l'extrémité de la petite île de Selmon, où il

a fait naufrage, ils lui ont érigé une statue, ainsi qu'en plusieurs autres lieux, sur la place publique où il a prêché, et dans la grotte où il a vécu pendant trois mois.

Dans plusieurs parties de l'île on trouve des petites pierres de différentes formes qu'on nomme *langues de vipères* et *yeux de serpents*. On dit vulgairement que, depuis le moment où une vipère de Malte mordit saint Paul, toutes les vipères de l'île ont été pétrifiées. Ce sont des pétrifications de dents de poissons<sup>1</sup>.

A une petite lieue de la baie de Saint-Paul, on montre la grotte de Calypso : « La grotte de la déesse était sur le pendant d'une colline : de là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes<sup>2</sup>. » Une source coule à côté ; les anses et les écueils du rivage, l'aspect de Gozzo et de Comeno, les canaux ravissants qui les séparent des côtes de Malte, en font réellement un séjour délicieux et enchanté.

L'île de Malte n'est pas si aride qu'on le croit en y abordant : chaque propriété est entourée d'un mur en pierres sèches qui empêche d'apercevoir la terre. Comme il n'y a pas un seul arbre dans les terrains propres à la culture, l'île ne paraît être qu'un monceau de pierres. Si, comme en Angleterre, les champs étaient entourés de haies vives, l'aspect du pays serait totalement changé. Il n'y a d'arbres qu'au sommet des collines ; la plupart sont des caroubiers. Les Maltais appellent leur île *Fiore del mondo* ; elle est renommée pour la bonté de ses fruits, surtout de ses oranges, la beauté de ses fleurs, la fécondité de ses brebis et de ses bestiaux, et ses riches récoltes de coton. Pomponius Mela fait mention d'une île de Galata qui était près de Malte ; ce ne peut guère être que Gozzo : le nom de Galata, comme celui de Melita, signifie *miel*. La moisson du blé se fait au commencement de juin. En juillet, on sème l'espèce de trèfle connue sous le nom de trèfle de Malte : au mois de mars il est en fleur ; toute l'île alors paraît couverte d'un tapis rouge et vert. On

<sup>1</sup> Bruynius, *De viperibus Melitensibus*. — August. Scilla, *La vana speculatione desingannata dal senso*.

<sup>2</sup> Fénelon, *Télémaque*, liv. 1. — Voir *Odyssée*, liv. VII.

y cultive beaucoup de coton. Il n'y a pas de montagnes; les collines sont cultivées jusqu'au sommet où l'on voit poindre le roc.

La terre est très-fertile, et donne trois récoltes par an; malgré cela, la population est si forte, que l'île ne peut nourrir ses habitants que pendant trois ou quatre mois; le commerce fait le reste. Puis un grand nombre de Maltais s'expatrient; ils vont la plupart dans les Barbaresques. Dans l'île voisine de Gozzo on ne trouve que des journaliers; toutes les propriétés appartiennent aux habitants de Lavalette.

La population de l'île est de 120,000 habitants; celle de la capitale, de 30,000. La langue des Maltais est l'arabe mêlé à l'italien; elle est fort désagréable et n'a pas de littérature.

Quelque temps avant mon arrivée à Malte, on avait cru remarquer quelques cas de choléra; la nouvelle en avait été portée en Italie: aussitôt on ferma tous les ports de la péninsule aux provenances de Malte. On vint me l'annoncer le jour où je voulais arrêter ma place; mon intention avait été de toucher à Messine, à Naples et à Civita-Vecchia, pour aller à Rome remercier Dieu aux tombeaux des Apôtres, et solliciter la bénédiction du Saint-Père.

Il me fallut renoncer à ce projet auquel je tenais infiniment, et cette privation, la plus pénible de tout mon voyage, fut encore un bonheur; mais je ne le sus qu'en abordant en France. Comme aucun bâtiment ne pouvait plus entrer dans les ports d'Italie, je fus obligé de me diriger sur Marseille.

*Le 23 novembre, à bord de l'Alexandre, commandant M. d'Angeville. L'Alexandre revenait de Constantinople; en prenant passage sur ce bâtiment, je perdais le bénéfice de la quarantaine que j'avais faite; mais les révolutions et le choléra avaient jeté la plus grande perturbation dans la navigation du Levant: je profitai du premier départ, malgré la perspective d'une seconde quarantaine. Je trouvai Méhémet-pacha, dont j'ai parlé plusieurs fois dans le cours de mon voyage, et j'eus avec lui des entretiens fort intéressants sur Jérusalem.*

*Le 24 au matin, nous vîmes les côtes de la Sicile vis-à-vis de Girgenti, l'ancienne Agrigente, avec ses souvenirs de Phalaris, des*

Carthaginois et des Romains; puis celles de Sciacca, où, en 1851, apparut cette île éphémère qui excita la convoitise des Anglais, et ne se montra que le temps nécessaire pour recevoir un drapeau britannique et le nom de Graham, avec lesquels elle s'abîma bientôt sous les flots. Nous passâmes devant les ruines de la malheureuse Sélî-nonte, autrefois la terre des palmiers :

*Teque datis linquo ventis, palmosa Selinus* (Énéide, III);

puis, près des pièges invisibles des mers, les durs écueils de Marsalla :

*Et vada dura lego saxis Lilybeia cæcis.*

Derrière s'élèvent les célèbres coteaux qui donnent les meilleurs vins de la Sicile. A midi, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Trapani (Drepanum)<sup>1</sup>, si souvent battue par les tempêtes.

*Hinc Drepani me portus et illætabilis ora  
Accipit.*

Le drapeau révolutionnaire sicilien flottait sur le fort; quelques paysans prirent leurs fusils et parurent sur les remparts. Une cinquantaine de bâtiments marchands sont mouillés en face de nous, et de nombreuses pyramides de sel sont rangées au bord de la mer. Le sommet de la montagne est occupé par l'ancienne ville. J'avais vu le golfe d'Adramitti, où Anchise s'était embarqué avec ses dieux; je me trouvais sur la plage où il est venu mourir.

*Hic, pelagi tot tempestatibus actus,  
Heu genitorem, omnis curæ casusque levamen,  
Amitto Anchisen.*

Il m'a été pénible de me trouver si près de Palerme sans pouvoir y aller; mais j'avais déjà fait bien d'autres sacrifices<sup>2</sup>.

Le 24, nous avons à notre gauche les montagnes dentelées de l'île de Sardaigne. Le vent qui nous venait du nord était froid, et

<sup>1</sup> Ce nom, qui signifie *faucille*, lui a sans doute été donné à cause de la forme de la ville.

<sup>2</sup> J'en fus aussi dédommagé dans la suite; car je pus visiter les deux autres côtés de l'île, de Syracuse jusqu'à Palerme.

nous annonçait que nous approchions du pays où règne l'hiver. Toute la côte est semée d'îlots, de rochers abrupts et découpés par des anses profondes; quelques sites sont d'une merveilleuse beauté. A la tombée de la nuit, nous entrâmes dans les passes, et, laissant la Corse à droite, nous franchîmes en deux heures le détroit de Bonifacio.

Les personnes de la suite de l'ambassadeur ottoman n'avaient pas été, comme lui, élevées en France; nous eûmes plus d'une occasion de nous en apercevoir. Un soir, entre autres, que je faisais une partie d'échecs avec monseigneur Pompallier, un des attachés de l'ambassade vint jouer de la flûte à côté de moi, tout en donnant beaucoup d'attention à ma partie. Quand je ne jouais pas selon sa fantaisie, il prenait ma pièce et la plaçait sur une autre case; une fois ou deux, je me contentai de la remettre à sa place sans faire d'observation. A la fin, je lui dis : « Si nous voulions jouer les deux avec la même flûte, nous ferions de fort mauvaise musique; aux échecs, c'est pis encore. Ainsi, jouez de la flûte, et laissez-moi jouer aux échecs; ou, si vous voulez jouer aux échecs, je jouerai de la flûte. » Il me prit au mot, me donna son instrument avec un cahier de musique turque. Mais il eût fallu voir dans quel état je le mis en exécutant le premier morceau; c'était l'air de prédilection du sultan Abdul-Medjid. Tantôt je jouais trop vite, tantôt trop lentement : impatienté au plus haut degré, il m'arracha l'instrument en me disant : « Vous commettez un crime de lèse-majesté. » Ce jeune homme est major dans l'armée ottomane, et probablement ambassadeur en herbe.

Le 26, nous entrâmes dans la rade de Marseille; nous avons fait en quatre-vingt-sept heures le trajet de Malte à Marseille. On nous annonça tout d'abord que nous serions obligés de faire trois jours de quarantaine. Le lazaret de Marseille est plus beau que celui de Malte, mais il est mal tenu; la tapisserie des appartements tombe en lambeaux; les gardes sont grossiers, les chefs indifférents, le traiteur mauvais et fort cher. En sortant du lazaret de Malte, où les employés étaient d'une extrême obligeance, on est désagréablement surpris en trouvant tout le contraire en France.

Mais j'oubliai bien vite ces légers désagréments en apprenant les déplorables nouvelles de Rome, l'assassinat du comte Rossi et le départ du Saint-Père. J'avais regardé comme un malheur la circonstance qui m'avait éloigné des côtes d'Italie, et elle était une marque visible de la protection de Dieu.

On avait annoncé que Pie IX viendrait à Marseille ; j'ai été témoin de la joie que cette nouvelle causa dans toutes les classes de la population, et, s'il y fût venu, il eût été reçu avec tout l'enthousiasme dont sont capables les habitants d'une ville si éminemment catholique. Après l'avoir attendu quelques jours, j'appris par monseigneur l'évêque que le Saint-Père était allé à Gaëte.

C'est ici que se termine un pèlerinage qui a été constamment heureux, et qui sera pour toute ma vie la source des plus religieux et des plus intéressants souvenirs. Je repris donc le chemin de ma patrie, après avoir été déposer à Notre-Dame de la Garde, avec le bourdon du pèlerin, l'hommage de mon éternelle reconnaissance.